

LIVRES ET REVUES

[Joseph Rouzel](#), [François Chobeaux](#), [Christian Soupène](#)

Érès | « VST - Vie sociale et traitements »

2021/1 N° 149 | pages 132 à 137

ISSN 0396-8669

ISBN 9782749270340

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2021-1-page-132.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

© Érès. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

132 Les dessous des violences conjugales

Christian Gauffer

Paris, L'Harmattan, 2020

En général, sur la question des violences conjugales, autant dans le discours commun que devant la justice, il n'y a pas photo. Un homme (dans la plupart des cas) bat une femme, comme un sauvage, il ne se contient pas, les pulsions débordent. L'affaire est entendue. Il y a un coupable et une victime. Le discours est alimenté en sous-main par de belles études sociologiques. Par exemple, *La domination masculine* de Pierre Bourdieu (Le Seuil, 1998). Le sociologue, à partir d'une étude fouillée sur la société berbère de Kabylie, observe que les femmes se font plus souvent couper la parole que les hommes ; si elles réagissent de manière agressive, le groupe fera savoir que ce n'est pas souhaitable (par exemple, en traitant la femme de harpie, en l'accusant de perdre ses nerfs, en qualifiant sa réaction d'hystérique), tandis qu'un tel comportement chez un homme sera accepté voire valorisé comme avoir du caractère. Bref, il en résulte une dissymétrie entre femmes et hommes qui conduit à des formes de domination et d'exploitation. Françoise Héritier, dans la foulée de Claude Lévi-Strauss, dans son *Masculin/féminin* (Odile Jacob, 2002), tout en reconnaissant cette dissymétrie, insiste, elle, sur la reconnaissance et le traitement de la différence.

Loin de moi l'idée de nier ce que recèlent de violence la conjugalité et plus largement les relations entre sexes. Mais encore faut-il analyser finement les discours qui tentent d'en rendre compte. L'événement choc de Me Too récemment est là pour nous le rappeler, avec pour certaines femmes une bonne dose d'excès, justement sur le mode masculin, pour se libérer du joug de

l'aliénation. « S'il est bien nécessaire de sonner le glas de l'ère des hommes contre les femmes, précise Anaëlle Lebovits-Quehenen, on a parfois cru voir s'annoncer celle des femmes contre les hommes, laissant croire que la misogynie fasse bientôt place à la misandrie » (*Actualité de la haine*, Navarin, 2020). Les femmes, porteuses d'une altérité radicale, comme d'autres, tels les juifs, de tout temps ont fait l'objet d'une haine tenace, mais larvée, le plus souvent contenue par les appareils de la civilisation. Les barrages à la jouissance qui sautent les uns après les autres, dans une société capitaliste où le seul impératif prône, sous le chef d'une marchandisation généralisée, la libre circulation des biens et des pulsions, expliquent peut-être ce déferlement actuel de violences faites aux femmes. L'étiollement des figures d'autorité, qui, dans la transmission intergénérationnelle, font pour chacun contentions intimes à la violence, déchaînent les pulsions les plus meurtrières.

C'est dans ce contexte qu'apparaît l'ouvrage tout à fait précieux de Christian Gauffer. Psychologue clinicien, psychanalyste et formateur de travailleurs sociaux, il intervient dans des centres médico-sociaux de quartiers dits « défavorisés » de Strasbourg. Il y côtoie surtout des citoyens en marge, désinsérés, désaffiliés, en perte de repères. Des femmes et des hommes dont il accueille la parole pour les soutenir, quels que soient les actes commis ou subis, dans les retrouvailles avec une certaine dignité de sujet. Ce travail clinique produit un véritable enseignement. Non, les choses ne sont pas si simples. La vie de couple et plus largement les relations entre sexes ne sauraient être réduites à un découpage simpliste entre inférieur/supérieur, et dans les passages à l'acte, bourreau/victime. Voire, comme l'énonce Hanna Arendt, « un rapport de force dans lequel l'un est

sujet, l'autre objet » (*La crise de la culture*, Gallimard, 1972). Bien entendu, les positions subjectives prennent leur ancrage dans les grands déterminants sociaux, et en cela Freud avait raison de souligner que les mêmes structures se retrouvent dans la psychologie collective et le psychisme individuel. La violence de l'histoire nourrit l'histoire de la violence. On ne peut penser l'un détaché de l'autre. Autrement dit, les pratiques patentes socioculturelles de domination des hommes sur les femmes ne dédouanent pas chaque sujet de son entière responsabilité. « De notre position de sujet, nous sommes toujours responsables », affirme Lacan à des étudiants en philosophie de Normale supérieure, dans les années 1960.

C'est là que le travail du clinicien prend tout son sens. C'est là aussi qu'il se laisse enseigner, au-delà des préjugés et des clichés faciles. Chaque histoire est singulière et exige un travail subtil, soutenu par le clinicien, pour que chaque sujet se l'approprie. C'est d'autant plus difficile lorsque la violence est de la partie. La pente facile, mais que l'on peut comprendre, et qui délimite l'exercice protecteur du droit, met en scène d'emblée la ségrégation entre un coupable et une victime. Il ne s'agit pas comme dans le droit des assurances de dégager la part de responsabilité de chacun des protagonistes, cela relève du travail de la justice, mais de permettre à chacun de faire sien ce qui lui arrive. Évidemment, la marge de manœuvre de l'auteur, qui tire les conséquences de ce que ses patients lui disent, est serrée. Il s'avance sur une ligne de crête dont l'énoncé de « chacun entièrement responsable » peut paraître scandaleux. Mais Christian Gauffer ouvre une voie nouvelle, à la lumière de la psychanalyse, où l'on peut reconsidérer à nouveaux frais les relations entre sexes, sans en gommer

les différences. Ne sommes-nous pas « solidaires d'une même destinée humaine, à des places différentes », conclut l'auteur.

JOSEPH ROUZEL

Éducation spécialisée : l'écriture de l'agir

Jean-Christophe Contini
Paris, L'Harmattan, 2020

C'est quoi le travail d'éduc spé ? On peut tenter de le définir, puis de le découper en rondelles, puis d'en déduire des contenus de formation évaluables. C'est la tâche absurde à laquelle se sont efficacement attelés les méthodologues qui dirigent maintenant la conception des formations sociales. On connaît le résultat : théorique, artificiel, hors sol ; mais classé au niveau licence.

On peut aussi, comme le propose J.-C. Contini, partir du quotidien pour voir comment cela se pratique au jour le jour. Et pour éviter de passer des années en observation d'équipes, l'auteur a choisi de reprendre plusieurs années des cahiers de transmission d'un centre éducatif accueillant en urgence des mineurs placés par décision de justice. Comment les moments de vie du quotidien sont rapportés, ce qui est dit des attitudes adoptées, les conseils pour ceux qui vont prendre le relais, les façons dont les histoires de ces jeunes sont peu à peu approchées dans une tentative permanente de compréhension des logiques qui les animent... Alors que beaucoup parlent de « clinique éducative », on voit ici comment cette clinique du quotidien se prépare dans la cuisine professionnelle. On voit également – objectif qui n'était pas celui de l'auteur – comment fonctionne au quotidien une institution de placement d'urgence. Les relations avec les parents, les tensions qui se développent parfois au

sein des équipes, le jeu à trois entre l'institution, le juge et le jeune – et sa famille... Après la clinique du quotidien, voici donc une délicieuse chronique d'un quotidien institutionnel.

Ajoutons que l'auteur n'est pas un naïf, ou un ignorant de ce quotidien qu'il analyse. Lui-même éducateur spécialisé, devenu responsable d'une institution de placement de mineurs, il sait décrypter ce qui est suggéré, sous-entendu, il sait proposer des liens conceptuels entre diverses notes qui pouvaient paraître sans relations au premier abord.

Un ouvrage utile pour deux raisons : d'abord pour son objet même, identifier ce métier au filtre de son récit, de son réel, et aussi parce qu'il montre que la recherche sur le travail social peut être heureusement conduite par des travailleurs sociaux. Deux positions qui ne sont pas dans l'air du temps, mais qui font tant de bien à lire !

FRANÇOIS CHOBEAUX

Entre le soin et l'éducation : des métiers impossibles ?

Souffrance psychique et créativité
des professionnels de l'enseignement,
de l'éducation et du soin psychique

Sous la direction de

*Bernard Pechberty, Philippe Robert,
Philippe Chaussecourte*

Paris, L'Harmattan, 2020

On connaît la célèbre citation de Freud sur les trois métiers impossibles : diriger, éduquer, soigner. Elle a fait florès. Or il existe deux occurrences. La première en 1925 dans la préface que rédige Freud à l'ouvrage d'August Aichhorn, éducateur et directeur d'institution. Constitué de dix conférences, Aichhorn y rend compte de son travail de directeur d'une institution accueillant des

jeunes « *verwahrloste* » (à l'abandon, désaffiliés, débranchés...)¹. La seconde en 1937 dans « L'analyse finie et l'analyse infinie² ». Mais dans cette deuxième version il ajoute le pourquoi de cet impossible qui frappe ces métiers de la relation humaine : « On peut y être sûrs d'un résultat insuffisant. » Cela devrait calmer nos actuelles prétentions bureaucratiques à l'évaluation, occultant la noblesse qui accompagne l'origine du mot. *E(x)-valere* en latin consiste à extraire la valeur (la force, le sens) de ce que l'on fait afin d'en rendre compte à qui de droit. C'est ce que produit Aichhorn dans cet ouvrage en s'adressant aux citoyens viennois qui ont financé son entreprise éducative. Donc il ne saurait être question, dans les établissements sociaux ou médico-sociaux financés sur de l'argent public, de se dérober à cet impératif évaluatif, mais encore faut-il enfourcher une méthodologie pertinente, au plus près de l'action et de ses acteurs.

Et c'est bien ce qu'ont tenté les auteurs de cet ouvrage, construit telle une fusée à deux étages. D'abord l'engagement de chercheurs en sciences de l'éducation et en psychologie clinique, soutenus par l'université Paris-Descartes. Ils ont décidé de recueillir sur le terrain les données de l'expérience vive d'enseignants, d'éducateurs spécialisés, de psychologues, d'orthophonistes, de chefs de service, de responsables associatifs. Cela en se plongeant dans la vie de trois établissements : un ITEP (institut thérapeutique, éducatif et pédagogique) et deux SESSAD (services d'éducation et de soins spécialisés à domicile).

Le pari de cette recherche, qui court de 2007 à 2018, visait avant tout à repérer les liens qui associent soin, éducation et pédagogie. Il prend ses effets de rencontres *in vivo* de professionnels cliniciens dans ces trois domaines. L'ancrage est volontairement

clinique, ce « môle de résistance du travail social », comme l'a soutenu Michel Chauvière. Il s'agit, précise Bernard Pechberty, de faire jouer « un regard porté sur la singularité d'une expérience, d'une profession, d'un service ». Ce faisant, on voit bien que l'institution résonne (et parfois raisonne) comme un théâtre sur la scène duquel les adolescents accompagnés donnent à voir et à lire leurs symptômes, dans une rencontre sous transfert, ce qui cloche pour eux, mais aussi leurs tentatives, souvent révoltées et hors la loi, de solutions, sociales et psychiques, qui leur soient propres. Les fluctuations d'un « monde sans limite » (voire d'un immonde)³ livrant les sujets modernes à la libre circulation des biens et des pulsions ne sont pas sans échos dévastateurs chez ces jeunes.

Cette approche fait de la pratique thérapeutique, éducative et pédagogique une navigation à vue. En effet, les savoirs et les savoir-faire élaborés au long cours n'offrent jamais rien de définitif. La ou plutôt les théories qu'extraient sans cesse les praticiens de leur action sont autant de *works in progress*. Freud nous en a donné la mesure, reprenant un passage du *Faust* de Goethe : « La théorie est grise, mais l'arbre de la vie reverdit sans cesse. »

La deuxième étape a consisté à tirer les enseignements de ces rencontres. Elle laisse place aux chercheurs : qu'ont-ils retenu de ces rencontres singulières ? Qu'en pensent-ils ? Quelles thématiques se dégagent ? Qu'en est-il des savoirs spécifiques élaborés en permanence dans ces métiers de l'impossible ? Quid de la dimension institutionnelle, du collectif de travail, de l'équipe ? En quoi les mythes fondateurs de l'institution, les « racontouzes », comme disait Georges Perec, que les anciens refilent aux nouveaux, servent de main courante à tout un chacun dans sa pratique ? Partant

du constat d'un hiatus entre les praticiens et les chercheurs, les auteurs n'ont pas voulu élargir encore le fossé. Ils ont tenu le pari d'un ouvrage débarrassé de sa gangue universitaire, de ses discours convenus et d'entre-soi, sans rien céder cependant à une quelconque vulgarisation vulgaire des concepts qui fondent l'*épistémè* des sciences de l'éducation, de la psychologie clinique et de la psychanalyse. Les concepts se retrouvent dépoussiérés et plongés au vif de la pratique. Les intentions sont louables et le pari réussi. Non seulement le lecteur suit l'aventure pas à pas, mais cela lui permet de prendre la mesure des inventions et trouvailles que l'écriture révèle, au sens photographique du terme, autant chez les jeunes, les professionnels et les chercheurs. Des thématiques laissées en friche sont à nouveaux frais labourées : la contenance institutionnelle ; la complexité du travail d'enseignant ; le soutien au narcissisme et aux idéaux subjectifs et collectifs ; la prégnance, dans toute son ambiguïté, des savoirs issus de la psychologie ; les modes de transmission inconsciente ; la valeur du mythe...

Cette mise en série d'adolescents en difficulté, de professionnels du soin, de l'éducation et de la pédagogie, et d'un groupe de chercheurs engagés dans la volonté d'ouvrir leur réflexion au plus grand nombre, témoigne d'une méthodologie bien vivante et laisse présager de recherches ultérieures où le collectif fait le fond du travail de chacun.

JOSEPH ROUZEL

Notes

1. A. Aïchhorn, *Jeunes en souffrance. Psychanalyse et éducation spécialisée*, préface de S. Freud, Nîmes, Champ social, 2000.
2. S. Freud, « L'analyse finie et l'analyse infinie », dans *Œuvres complètes*, vol. xx, Paris, Puf, 2010.
3. J.-P. Lebrun, *Un monde sans limite*, Toulouse érès, 1997 ; *Un immonde sans limite*, Toulouse, érès, 2020.

136 Écrire la clinique. Une lumière noire

Sous la direction d'Agnès Benedetti
Paris, L'Harmattan, 2020

« *Si détestable soit le monde, et il l'est, il y a toujours un point en vous-même stupéfiant et qui vous fend, qui est le point de départ pour penser ce qu'il y a. Trouver ce point et le tenir !* » Alain Badiou (*Ahmed revient*, Actes Sud Papiers, 2018).

« ...Trouver ce point et le tenir ! », nous propose Alain Badiou. Ce point, je le rencontrai lors d'une réunion du conseil d'administration de l'ACPI (Ateliers clinique, psychanalyse, institution). Agnès Benedetti évoqua son désir d'ouvrir un atelier d'écriture à partir de la clinique. De ce jour de septembre 2013, à la publication récente de *Écrire la clinique. Une lumière noire*, il nous fallut franchir bien des étapes et tenir ce point.

La genèse du dispositif – L'acte I (p. 19) – évoque une institution et dans celle-ci, des équipes en souffrance dans les aléas institutionnels. Des écrits professionnels exigés mais qui ne sont pas lus : quelle place ont donc ces écrits ? Quel impact sur les professionnels qu'ils demeurent lettre morte ? Écrire, quelles qu'en soient la forme et la destination, nous implique subjectivement. Notre désir y est à l'œuvre et vient télescoper la demande de l'établissement. C'est sur cette pierre d'achoppement que semblent venir se nouer le conflit et la souffrance de ces professionnels. La proposition d'une forme d'écriture libérée des attentes formelles de l'institution vint ouvrir une brèche et un possible frayage avec ce que je considère être une impérieuse nécessité d'écrire sur sa pratique.

L'invention du dispositif a émergé et s'est ancrée dans ce télescopage entre volonté et nécessité d'écrire, allant à l'encontre des

attentes normatives et évaluatives actuelles qui soumettent certains professionnels à un appauvrissement de la pensée, voire un déni de leur clinique.

Le dispositif se déplace et se réinvente sur la sphère associative. Ici, outre le désir de chacun.e, il y a nécessité d'un cadre avec ses bords pour éviter quelques écueils. Il ne s'agit pas de supervision, ni d'écriture littéraire, se dit-on. Pourtant, c'est bien sur ces bords-là que nous avons souvent dit, écrit, commenté. Un minutage précis évite ces dérives et ce dès le début de la séance. La personne du groupe qui accueille devient garante du temps. La première séquence est consacrée au récit d'une situation. Quelques éléments, sans trop, pour que chacun.e puisse frayer avec une écriture singulière à partir des signifiants glanés. Puis vient le temps de l'écriture et enfin celui de la lecture des différents textes, suivi ou pas de commentaires. Chacun.e confiant le sien à un autre qui le lit pour lui. Un travail de mise en bouche où l'on est invité à dire ces mots de l'autre avec une touche personnelle. En dernier lieu, avant les libations, un temps de commentaires. Toute une série de déplacements se tient dans ce processus de travail. Évoquer une situation, en dire ce que l'on peut – comme ça sort, écrire pour soi, lire pour l'autre, écouter l'autre qui lit votre texte, écouter les textes écrits par le groupe. Dans les effets produits par chaque séquence, cette forme d'écriture vient faire fente, une brèche dans le réel de la situation évoquée. Un décollage s'opère dans l'écart qu'elles induisent l'une après l'autre. La situation évoquée est prise en charge par le collectif et remaniée par le biais des différents textes. La lecture de notre récit par un autre opère un évidemment, c'est le geste du potier qui enlève une rature de l'objet façonné, cela prend une forme nouvelle par le biais de la chaîne

signifiante. Un dénouage et un nouveau nouage sont à l'œuvre qui ouvrent sur un possible : « se sauver de la terreur de la jouissance, s'apaiser par le dire » écrit Agnès Benedetti (p. 160).

Dans son ouvrage, l'autrice pose la question de la nature des écrits : « Récits ou littérature ? » Une forme, des formes sont nées, dans l'acte d'écrire et cela a fait corps. Substances identiques mais dispersées par un effet de coalescence comme celui qui préside à la naissance des gouttes de pluie. De l'épars à l'un – et de l'un à l'épars. Mouvement de déplacement et de transformation. Des agrégats de mots ont ainsi donné de la poésie, de la fiction ou du récit au ras du réel de la situation évoquée. Cette expérience d'un groupe où chaque un est mené par le désir d'écrire à partir de sa clinique fait « passe et transmission »

nous dit toujours l'autrice (p. 160). Serait-ce là ce point à tenir ? Exhumer de la gangue de cette matière une lumière noire, comme Soulages le fit incidemment. Un outre-noir scriptural. Une écriture qui irait bien au-delà du voile obscurcissant la pensée qu'impose la normalisation du discours actuel. Issue des épreuves traversées dans le réel des institutions, corporellement et psychiquement éprouvées. « Les contributeurs opèrent un passage de l'écriture de la clinique vers une clinique de l'écriture » (A. Benedetti), soutenus de leur rencontre avec le sujet/patient et du remaniement opéré par ce travail de groupe.

CHRISTIAN SOUPÈNE

Éducateur spécialisé,

art-thérapeute et photographe.

Contributeur du livre

Écrire la clinique. Une lumière noire,
et donateur des photos qui animent le texte.